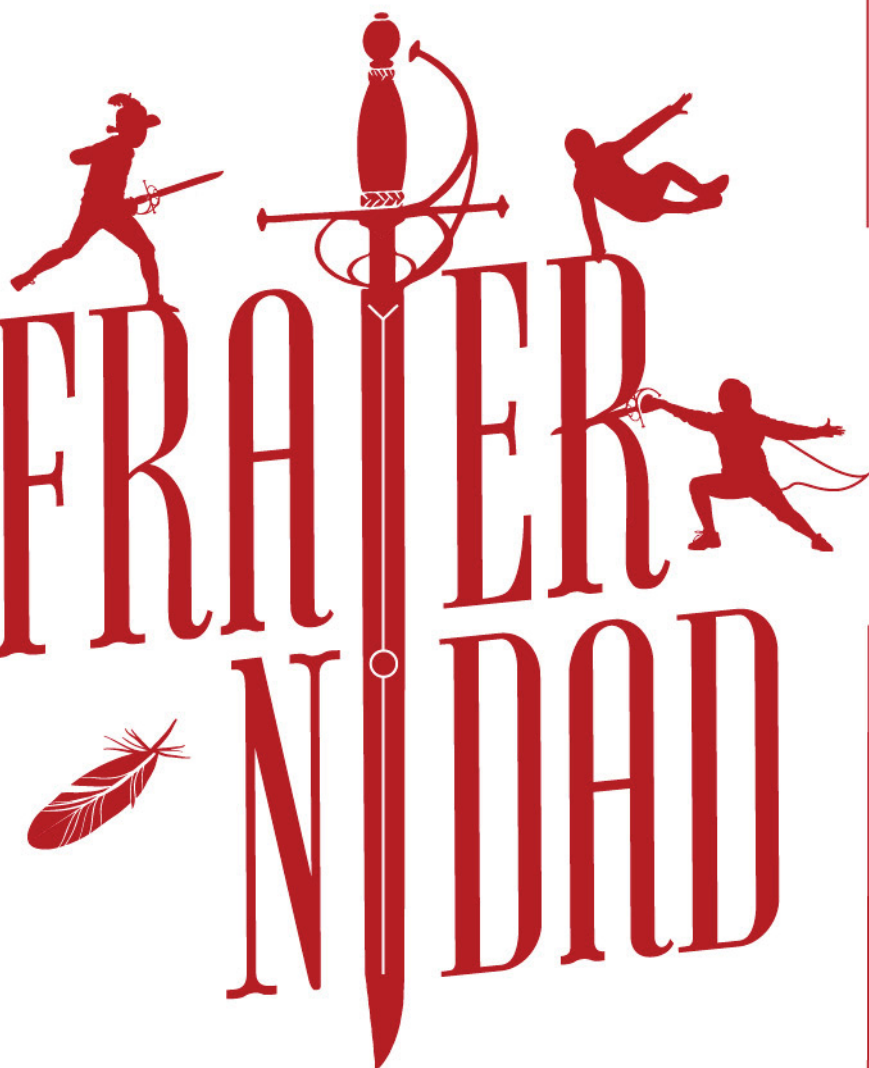
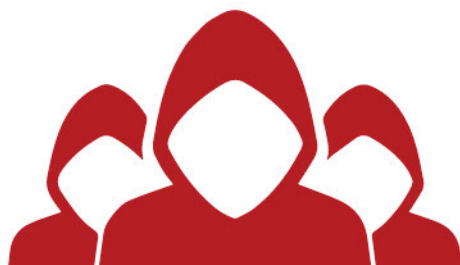


THIBAUT VERMOT

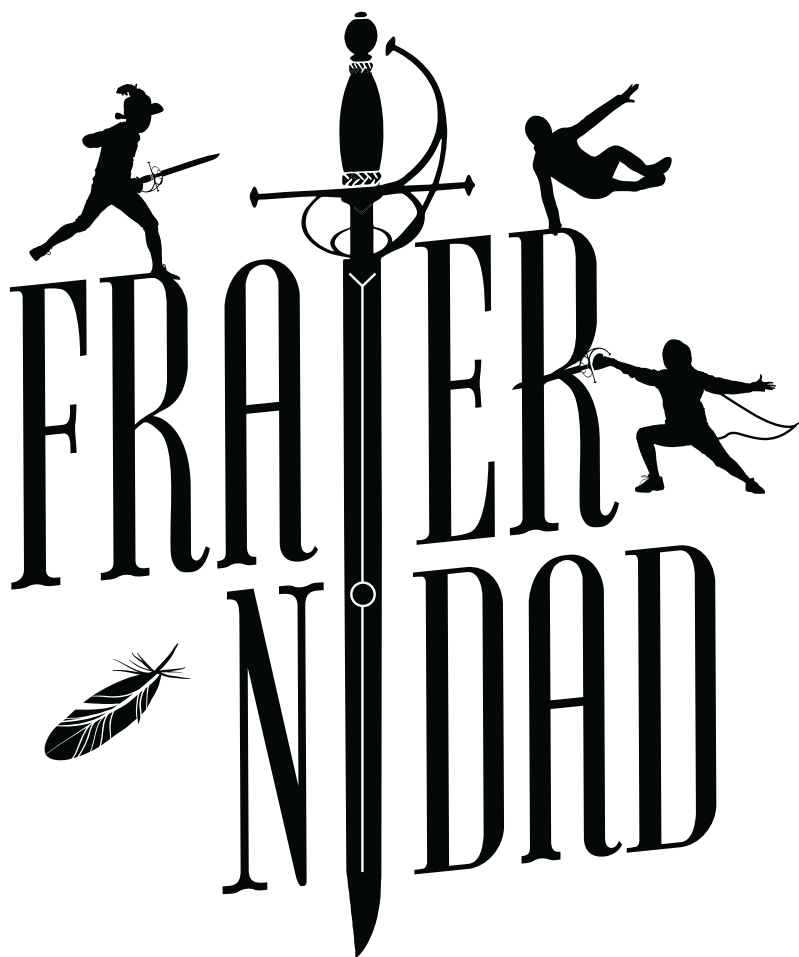


FRATERNITAS
N
DAD



roman
SARACÈNE

THIBAUT VERMOT



ÉDITIONS
SARBACANE

Depuis 2003

Du même auteur :

- *Colorado Train*, Sarbacane (coll. EXPRIM'), 2017
- *La Route froide*, Sarbacane (hors collection), 2019

*À ma Sophie,
pour tous les refuges que nous construisons.*

Bande-son

- PORCUPINE TREE, *Sever*
 - THE BEATLES, *The Fool On The Hill*
 - SERGUEÏ PROKOFIEV, *Danse des chevaliers*
 - ANATHEMA, *Empty*
 - THE EASYBEATS, *Monday Mornin' Feels So Bad*
 - PINK FLOYD, *Goodbye Blue Sky*
 - ALICE COOPER, *No More Mr. Nice Guy*
 - BIG BIG TRAIN, *Expecting Snow*
 - PETER GABRIEL, *Family Snapshot*
 - NICK MULVEY, *April*
 - FRÉDÉRIC CHOPIN, *Nocturne, op.9 no.1 en Si Bémol mineur*
 - NIRVANA, *Negative Creep*
 - PORCUPINE TREE, *The Start Of Something Beautiful*
 - IQ, *Speak My Name*
 - GENESIS, *Entangled*
 - NOIR DÉSIR, *No, No, No*
 - JOAQUÍN RODRIGO, *Concierto de Aranjuez (3^e mvnt)*
 - HOWARD SHORE, *The Hobbit Soundtrack, The High Fells*
 - MARIBETH SOLOMON AND BRENT BARKMAN, *Wolfstack*
- Lights (Sunless Sea OST)*
- IRON MAIDEN, *Murder In The Rue Morgue*
 - MIDLAKE, *Acts Of Man*
 - GHINZU, *Blow*
 - PINK FLOYD, *Sorrow*
 - METALLICA, *Fade To Black*
 - PORCUPINE TREE, *Stars Die*

« Nul depuis vous n'a osé cultiver cette terre désolée, ni relever ces humbles cabanes. Vos chèvres sont devenues sauvages ; vos vergers sont détruits ; vos oiseaux sont enfuis, et on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers. »

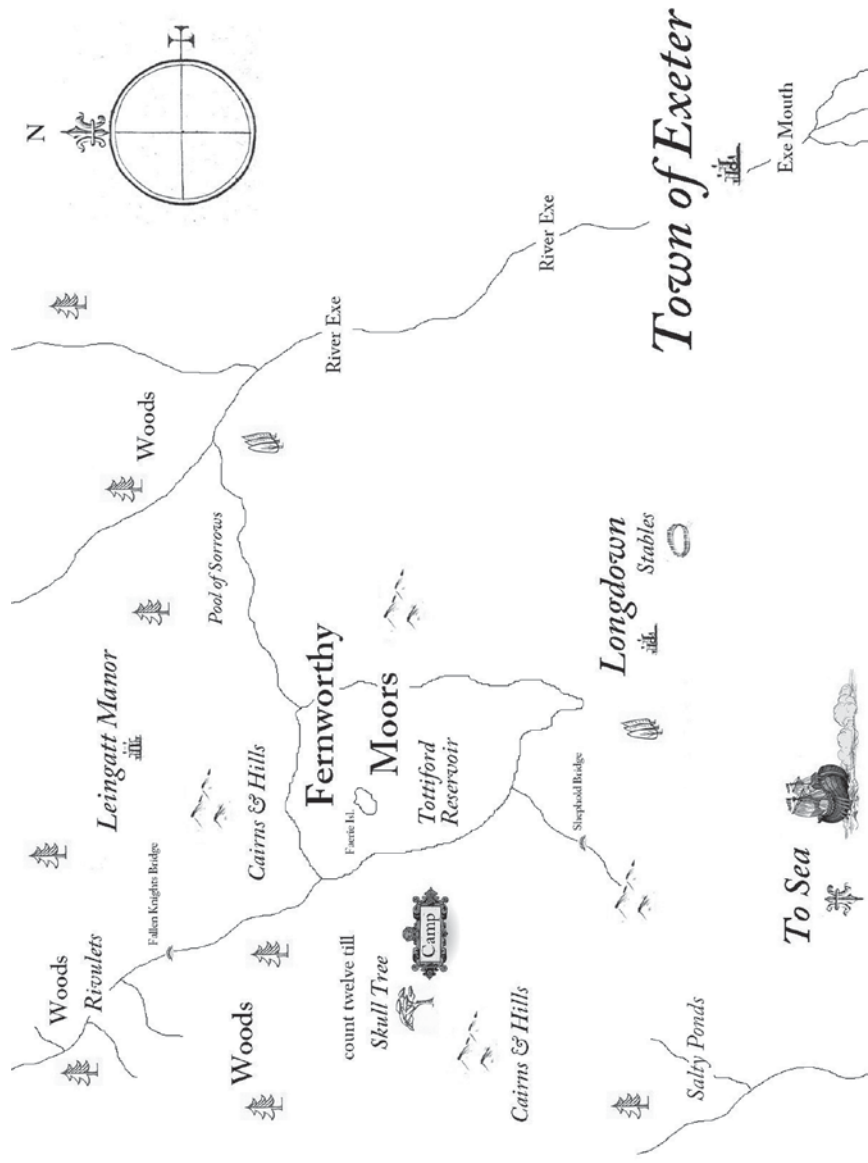
(B. de Saint-Pierre)

*“Row row row your boat
Gently down the stream
Merrily
merrily
merrily
merrily
Life is but a dream”*

(Comptine)

“With great power comes great responsibility.”

S.



PROLOGUE

« Eddie a toujours eu des idées bizarres – et je vous dis ça, l’histoire que je vais vous raconter, il avait à peine huit ans.

On habitait encore à Hexcombe. Un village qui méritait bien son nom, vu qu’une malédiction allait pas tarder à nous tomber sur le coin de la... Bref. Moi, ce jour-là, je fichais pas grand-chose, autant dire même rien, je regardais juste les oiseaux voler là-haut, et j’arrivais pas à me concentrer sur le cercle qu’ils faisaient à cause du balancement du hamac. Ils disparaissaient par moments derrière les nuages, puis ils reprenaient leur course dans le ciel comme des voiles de bateaux. Eddie et moi, on avait installé ce hamac plus haut qu’on aurait dû, entre deux ormes à deux mètres de hauteur. Je vous raconte pas le temps que ça nous avait pris avec les cordes et tout. Donc on devait grimper à l’arbre pour se laisser tomber dedans, et une fois qu’on y était ça vacillait tellement qu’il fallait s’accrocher des deux mains pour éviter la chute, avec la houle. Mais quand ça bougeait plus, on était bien tranquille.

Ce jour là – avant même qu’il passe la barrière qui séparait le pré du jardin –, je l’ai vu arriver de loin.

Je parle pas du malheur, hein. Juste de mon crétin de frère. Il courait à travers le pré, et il agita deux trucs qui ressemblaient à des bâtons.

– Des bâtons ? il me dit. Patate, c’est pas des bâtons. C’est des épées. Des vraies. Vise-moi ça !

Grands dieux, et le voilà qui recommence à me tanner pour que je joue avec lui aux Duellistes. Bon alors, je lui dis, « Soit... ! » Je cède – je veux bien lui faire plaisir, c’est mon petit frère après tout, et si je peux lui donner une bonne raclée au passage, je vais pas laisser filer l’occasion. Quand même, je me demandais bien où il avait trouvé ces trucs-là.

– Dans les poubelles du club d’escrime ! Et après je me suis caché derrière les panneaux que Coe le Fermier a fait planter en bas de son champ pour se faire indûment des thunes !

Indûment ? Indûment.

– Eddie, je soupire. T’as que huit ans. T’as bien le temps pour ces mots-là, merde !

Toujours est-il qu’il a raison. Coe le Fermier pourrit tout un coin de campagne du Devon avec ses panneaux à la con, FAITES RUTILER VOTRE BAGNOLE AVEC LA NOUVELLE BROSSE CHRIST WAXX, ou UNE CAISSE DE PATATES ACHETÉE, UNE OFFERTE, etc. Sérieusement, qui a envie de lire ça en se promenant dans un sentier de cambrousse ?

– Elles sont à peine tordues, t’as vu ?

Je lui prends une épée des mains, c’est des armes d’entraînement, le poids est chouette, rien à voir avec les branches de saule qu’Eddie passe son temps à tailler pour y accrocher une garde en carton. Un sourire diabolique s’étire sur mes lèvres.

– Très bien, Ed le Couard. Tu vas pas t’en tirer comme ça. Tu vas prendre la fessée du siècle !

C’est aussi après ce jour-là que le Malheur a passé la barrière qui séparait le jardin du pré.

Et franchement, je l’ai pas vu venir.

C’est ce chemin-là que Papa a pris pour se tirer. Et à partir de là Maman qu’était si gentille et si gaie a commencé à dérailler.

Quand j’y pense, Eddie et moi, c’est le dernier vrai bon moment qu’on a eu ensemble. »



Le monde penchait dangereusement depuis la fin de l'après-midi.

À force de se retourner sur le chemin, Ed finit par se dire que personne ne l'avait suivi. Il s'essuya à nouveau la main gauche sur sa cuisse. Alors la colère s'atténua un peu – et revenant à lui-même, il se trouva presque heurté par la beauté des landes qu'il venait de traverser à toute allure.

Au milieu de grandes plaines semées de bruyères, d'énormes quartiers de roche s'élevaient de place en place, ainsi que des monolithes tombés du ciel une nuit des temps ; et de place en place, au détour des collines, apparurent alors les premières bordures de la forêt.

Ed donna un grand coup de talon dans les flancs du cheval, qui se mit au galop. Le bruit des fers sur le chemin fit fuir tout un troupeau de moutons ; il y en eut cent d'un coup venus d'on ne sait quels recoins du paysage et qui filèrent en bêlant à travers la lande. Ed, pestant, se trouva au milieu, plongeant les bêtes laineuses dans une panique sans nom. De leurs toisons énormes dépassaient des têtes d'ovins affolés qui faisaient *Bêêê!*, les moutons s'emmêlant les pattes et se cachant où ils pouvaient.

Le cavalier se retrouva bientôt seul ; mais de temps à autre, tournant la tête, il pouvait voir une boule blanche frissonner sous les bruyères.

Casse-toi, Edward Perry. Tu sers à rien.

Il avait eu besoin de s'échapper. Cela arrivait de plus en plus souvent.

Tu sers à rien.

Cercle de regards durs, regards méprisants : Cliff Mann juste en face, et ses potes – Eric Locca et Wayne Morrison – de part et d'autre. Surprise... !

Et pourtant, il avait soigneusement manœuvré pour les éviter. Mais va savoir comment, il était maintenant au milieu du cercle. Ils avaient dû partir de loin, tournant autour de lui comme des requins autour d'un plongeur – resserrant le cercle l'air de rien, minute après minute – ; et juste avant que ça sonne, le cercle s'était refermé.

Tu sers à rien, Perry. Va glander ailleurs. Rentre chez toi et passe-toi une corde autour du cou.

Ouais !

La sonnerie avait retenti, mais personne n'avait bougé. Et alors Cliff avait eu une bonne idée.

Hé, les gars ! Il sert tellement à rien qu'on va le mettre à la poubelle.

Oh, ouii !

Et ils l'avaient mis à la poubelle. Ça n'avait pas été difficile ; Cliff et ses potes avaient tous des carrures de play-boys joueurs de rugby, et d'ailleurs ils jouaient tous dans l'équipe du lycée. Ed, lui, ressemblait à une sorte d'asperge à lunettes, et il jouait dans rien du tout.

Il avait eu beau se débattre (et Ed se revoyait secouer ses bras comme des cordes à sauter), ça n'avait pas empêché Eric et Wayne de l'empoigner : deux golgoths trimbballant une asperge. Ils l'avaient traîné derrière les bâtiments et jeté dans la poubelle, puis ils l'avaient tassé dedans jusqu'à ce qu'ils puissent rabattre le couvercle sur ses cheveux.

Cliff avait donné des coups de poing sur le couvercle.

– Hurk-hurk, ça sonne creux... !

Et Ed, sous le couvercle, s'était efforcé de ne pas crier. Il avait juste gémi.

– Écoutez-le, ils avaient dit. Hé ! Écoutez ! Eddie jouit !

Ha-ha !

Des filles avaient gloussé.

Des gars applaudirent et lancèrent une ola.

O-ola... !

– Vivement que le camion passe ! avait ricané Eric Locca. On sera bien débarrassés.

Quand il était ressorti de là, il n'avait plus la force de pleurer. Quelque chose collait sous sa chaussure ; par réflexe, il avait retiré le truc qui collait. C'était un préservatif, un préservatif dégoûtant rempli de jus. Il en avait plein la main.

Décidément, Eddie avait pas de bol. Il sentit ses lèvres se tordre vers le bas et les larmes venir. « Non, pas de larmes, pitié, pas de larmes », murmura-t-il. Sa main gauche poissait. Il faillit s'essuyer sur son jean, il n'était plus à ça près, puis il eut une vision ; il entendit Brittany qui lui disait : « Tu t'es encore secoué la tige ! C'est dégueulasse. Regarde-moi ces traces. À l'âge que t'as, trouve une fille pour faire ces trucs ! »

Comme il s'était mis à pleuvoir, il était resté sous la pluie, la main tendue pour la laver.

Bientôt, par un étroit sentier à peine marqué et qui servait seulement de piste aux troupeaux de moutons, il parvint en haut d'une colline. Le cheval gravit la piste au pas, dérapant dans la boue.

Il avait pris le dernier bus pour rentrer ; mais au lieu de rentrer, il avait bifurqué vers la sortie de la ville, en direction de Longdown – où se trouvaient les écuries.

M'attendez pas pour dîner, il avait écrit à Mum. Je vais bosser à la bibliothèque.

Au moins, il savait que Brittany n'irait pas le chercher là-bas : ce genre d'endroit lui faisait horreur. Pensez. « Des livres ! Ça existe encore, ça, des livres ? Qui lit encore des livres ? » Brittany ne lisait pas, elle scrollait.

Il avait loué le cheval pour trois heures.

– Ah. Edward. Je vais vous donner Fenton, cette fois-ci. Son vrai nom, c'est Fenton De La Mare, mais vous pouvez juste dire Fenton. Il est peu probable que ça le vexé. Je sais que vous montez bien. Fenton De La Mare est encore un peu jeune, ça lui fera du bien d'avoir quelqu'un sur le dos qui sache diriger un canasson.

(La toute première fois, Connell, le mec du manège, l'avait pris pour un clodo ou un de ces vagabonds vaguement artistes. Ed traînait sans arrêt autour des carrières avec son carnet de dessin, alignant les esquisses de chevaux – des têtes, des pattes dépliées et repliées, des ombres galopantes. Ça avait duré deux-trois semaines.

– T'as un bon coup de crayon, p'tit gars, lui avait dit Connell un jour, grande ombre venue derrière ses épaules. Oui, c'est plutôt ressemblant ; mais soit tu paies, soit tu sors du Club.

– J'fais rien d'illégal, M'sieur, lui avait dit Ed. Et j'ai de quoi payer.

Il avait dû sortir les billets froissés de sa poche pour qu'il y croie. Il faut dire, les gars qui montaient à cheval ici étaient tous blonds, sapés comme des papes avec la jaquette et tout, la bombe Casco, la cravache Whip&Go. Lui, il avait les cheveux noirs et pas coiffés, un t-shirt, pas de casque, pas de cravache, rien. Il avait beau avoir du lexique, il avait un accent de plouc. Pourtant il s'entraînait.

Mais va savoir pourquoi, Ed montait mieux que tous les blondinets. Ça faisait deux ans, maintenant. Connell l'aimait bien.)

Avant de rejoindre messire Fenton De La Mare, Ed avait payé les quarante livres. Et au moment où il s'apprêtait à tourner les talons :

– Hé, p'tit gars ! Tu veux pas un manteau ? Il en tombe des raides, là dehors... !

Ed avait haussé les épaules. Pour le manteau, il avait prévu autre chose.

La colline surplombait la lande, et Ed, tête nue sous la pluie, les flancs de son cheval palpitant et fumant, sentit fleurir au milieu de la colère une jubilation. Il était sûr à présent d'être séparé de tous les hommes ; il n'y avait pas une maison, pas un village à vingt miles à la ronde. Là-bas vers l'est, près du Tottiford Reservoir, on devait bien trouver une cabane où quelqu'un maniait les manivelles des écluses (à moins que ça ne soit un panneau de contrôle électronique), mais rien d'autre, non, rien.

Du ciel tomba un cri. Ed leva la tête. Partis des grandes roches, des corbeaux tournaient en cercles immenses. Ils ne semblaient pas affectés par la pluie et planaient sous la voûte des nuages. Il se prit à envier cette tranquillité, cette solitude d'où personne ne pouvait les dépercher. Il les compta ; d'abord il crut en avoir vu deux ; mais à la réflexion, oui, ils étaient bien trois.

Un simple mouvement de la bride décida Fenton à reprendre son pas jusqu'au bas de la colline. Ed le dirigea vers l'orée de la forêt, là où se trouvait ce qui se trouvait.

Arrivé sous le feuillage des premiers arbres, il compta les troncs sur lesquels étaient peintes des croix blanches ; il sentit aussitôt son cœur ralentir et se laissa envahir par la paix venue du silence. On n'entendait que la pluie, assourdie par le couvert. Il allait au pas, les bras parallèles au cheval et les mains enroulées autour des rênes ; et tout en allant au pas, il déploya une sorte de carte dans sa tête, le genre de carte qu'on dessine quand on est petit pour jouer aux pirates. Si cette carte avait été réelle, s'il avait pu la tenir dans ses mains, les bords auraient été usés par le temps (pensez ! trois siècles d'âge) et on aurait écrit dessus les instructions suivantes, avec une plume et de grands enjambements :

*« Parvenu dans le bois
Regardez alentour
Et quand se meurt le jour
Comptez bien douze croix. »*

Il suivit donc sur la carte les pointillés que dessinaient les arbres marqués d'une croix ; à la douzième croix – au bout de la ligne –, il descendit de la selle d'un seul mouvement, atterrissant dans un tapis de feuilles mortes. Sous les arbres il était au sec, la pluie ne parvenait pas à percer le feuillage de septembre. Il s'ébroua et regarda sa main gauche. Elle était propre, mais il sentait encore la chose poisseuse entre ses doigts, comme une brûlure.

Puis il se dirigea vers l'arbre.

Il s'agrippa à l'écorce et s'aidant des basses branches, il se hissa jusqu'au tiers du tronc – à trois mètres –, où avait poussé une branche plus grosse. Arrivé là, il s'assit à califourchon sur la branche, et remonta de l'œil toute la longueur de l'arbre.

Tout était à sa place, comme il se devait.

Ed s'allongea à plat ventre sur la branche et, prenant bien garde à ne pas glisser, il tendit la main jusqu'au paquet rectangulaire qui s'y nichait, entre quatre cales solidement clouées.

Il défit soigneusement la bâche en plastique qui camouflait l'objet et esquissa un sourire. L'objet apparut.

C'était une pelle militaire. Il la déplia.

Allez, mec. La suite, maintenant.

Il laissa tomber la pelle dans le tapis de feuilles mortes ; Fenton, qu'il avait amarré au tronc, recula d'un pas en renâclant.

Puis Edward s'étendit de nouveau sur la branche et rampa cette fois jusqu'au milieu.

Là se trouvait un crâne. Un crâne d'homme qui tenait accroché par un clou long comme un os d'avant-bras.

Quelque part dans sa tête, Ed entendit une voix éclater et son sourire s'élargit. Il attendait cette voix. Il l'attendait à chaque fois.

– *Oh, oh, oh ! Seigneur Dieu, miséricorde ! Qu'y a-t-il sur l'arbre ?*

Au comble de la joie, Ed répondit à voix haute :

– Eh bien oui, qu'est-ce qu'il y a... ?

Et la suite vint sans effort.

– *Hmmm*, fit la voix. *Ce n'est rien qu'un crâne. Quelqu'un a laissé sa tête sur l'arbre, et les corbeaux ont becqueté toute la viande.*

Ed cria, alors, au milieu du vague silence :

– Un crâne, dis-tu ? – Très bien ! – Comment est-il attaché à la branche ? Qu'est-ce qui le retient ?

– *Oh, il tient bien, mais faut voir... Ah ! c'est une drôle de chose, sur ma parole : il y a un gros clou planté dans le crâne, qui le retient à l'arbre.*

Deux ans plus tôt, Ed avait chapardé le crâne dans une salle de biologie. Il l'avait planqué dans un carton sous quelques poignées de paille et il avait cavale avec jusqu'aux arbres, au beau milieu de la lande, où personne ne risquait de retrouver l'objet du larcin.

Puis il l'avait cloué sur la branche.

Ed connaissait bien le crâne ; il lui rendait visite toutes les semaines. Le crâne regarda Ed, qui lui rendit son sourire et avança la main jusqu'à la mâchoire.

– Montre un peu tes chicots, mon pote, murmura-t-il.

Il fouilla entre les dents du crâne et en tira une cordelette ; au bout de la cordelette se trouvait un poids de plomb.

Ed sentit son cœur s'accélérer. On y était.

Il fit passer le fil à plomb par l'orbite gauche, et le fit lentement pendre jusqu'au sol.

Cela fait, il recula avec prudence sur sa branche ; puis, s'y suspendant des deux bras, il se laissa tomber au sol.

Il ramassa la pelle, se plaça sous le plomb qui se balançait, oscillant au bout du fil. À cet endroit, il balaya d'un coup de pied les feuilles qui recouvraient le sol ; la terre apparut, toute couturée par les fois précédentes où il avait creusé.

Ed prit la pelle et s'activa.

Vingt minutes passèrent avant qu'il obtînt le résultat voulu. La terre demeurait toujours sèche sous l'arbre, et il fallait se décarcasser avant de réussir à creuser en profondeur. De temps

en temps il jetait un œil à sa montre, la sueur coulant sur le front ; il lui restait deux heures avant de devoir rendre le cheval et de revenir à ce que les gens appelaient la vraie vie.

Il tira enfin du trou une caissette de bois, assez longue et étroite.

Il resta un moment à genoux devant la caissette, reprenant son souffle, caressant du bout des doigts le bois poncé.

Celle-là, il ne l'avait pas chapardée. Il l'avait construite lui-même. Il avait récupéré des planches à droite et à gauche, de vieux clous ; acheté un marteau dans un bazar. Ça ne lui avait presque rien coûté et il avait fait ça tout seul.

Il se releva et retira dans le même geste son t-shirt. Il déboîta ses pompes, déboucla sa ceinture et fit glisser son jean le long de ses mollets. Son caleçon suivit le même chemin. Il se retrouva donc entièrement nu.

Il lui vint à l'idée de sortir du bois pour que la pluie le lave. *Noble idée, Perry. Noble idée – ou complètement stupide... !* Il faisait vraiment froid.

Il eut un petit rire. Puis il ouvrit la caissette.



La première chose qu'il tira de la caissette, ce fut l'épée.

L'épée lui avait coûté assez cher. Au début, il avait acheté une rapière de pacotille ; puis il s'était tourné vers quelque chose de moins commun. Cette lame était une lame forgée ; et il avait tâché de l'aiguiser autant que possible. Ça n'était pas encore une vraie épée de duelliste, mais elle faisait parfaitement illusion. Et faudrait pas qu'il s'amuse à essayer d'empaler un quidam avec, juste pour rire, parce que le quidam pourrait bien finir embroché comme un vulgaire poulet – *Kwââk !*

Bien des fois, Ed avait imaginé qu'il se pointait au lycée avec l'épée, qu'il la tirait de sous sa cape en criant « Tadaam ! », que tous les gens autour faisaient un cercle de visages horrifiés, et qu'il taquinait Cliff avec. Il se demandait toujours quelle tête Cliff tirerait, ou Wayne, ou Eric. Auraient-ils peur ? Est-ce qu'ils se foutaient de sa gueule ? Ed n'en savait rien ; il rêvait surtout qu'il finissait par transpercer Cliff en pleine poitrine, tout en criant « Un Clifford à la broche, un ! », et son sourire abruti disparaissait noyé par un hoquet sanglant, remonté de la gorge jusqu'aux lèvres, tachant les dents.

Ça lui faisait tellement plaisir d'imaginer ça ! Mais il y a un gouffre entre ce genre de fantasme et la réalité, et il le savait bien. Bien sûr qu'il aurait payé cher pour foutre à Cliff la peur de sa vie ; seulement, comme on avait pris soin de le piétiner régulièrement, Ed Perry n'avait pas les moyens pour ça.

Vivement que je vieillisse et que je parte d'ici. Alors seulement je pourrai prendre ma revanche, se disait-il des jours comme aujourd'hui où il finissait dans la poubelle. *Et ça, c'est quelque chose qui était réellement arrivé, pas un de tes fantasmes impuisants*, Ed. Dans la poubelle... ! Il s'accrochait à une statistique qu'il avait lue quelque part, un truc probablement écrit par un ex-loser, selon laquelle 80 % des Beaux Gosses De Lycée deviennent des Pauvres Types. Vu l'énergie que mettait Cliff à endosser le costume, il y avait de grandes chances pour qu'il fasse partie du wagon estampillé « 80 % ». Vivement... !

Alors en attendant de vieillir et que le ratio s'inverse, il avait trouvé de quoi tuer le temps et rêver un peu à côté du monde cruel. L'épée, ça faisait partie du rêve.

Ed fut tenté de la tirer de son fourreau, mais il se dit qu'à poil, il aurait vraiment l'air ridicule.

Alors il s'habilla. Il passa les hauts-de-chausses, une chemise, une veste à manches amples ; il remboîta ses bottes de cavalier, boucla la ceinture faite pour suspendre l'épée ; il tira de la caissette une longue pièce de tissu épais – qui, une fois mise, lui couvrit les bras et se déroula jusqu'aux talons.

Une cape.

Il faudra y coudre la croix, pensa-t-il.

Puis, une fois qu'il eut enfilé les gants, il s'agenouilla et extirpa le dernier accessoire : un chapeau dont les bords étaient maintenus pliés par un large ruban. Il dénoua le ruban et le posa sur son crâne. C'était un chapeau à larges bords comme en portaient, mettons, les cow-boys ; mais ça n'était pas un chapeau de cow-boy, c'était un chapeau noir.

Il s'aperçut qu'il portait encore ses lunettes. Avec ses lunettes, il avait toujours trouvé que son reflet avait une tête de con dans le miroir, au petit matin – alors imagine avec le chapeau de cow-boy !

Ça le fit grimacer ; il ôta ses lunettes et les laissa tomber dans la caisse. Elles rebondirent sur les parois tendues de tissu

rouge. De toute façon, elles étaient déjà tordues – à cause des coups de couvercle de poubelle.

Faudrait qu'il les scotche. Va demander à Mum du fric pour réparer les lunettes alors qu'il y a déjà pas de quoi bouffer tous les jours dans le frigo ! Il haussa les épaules. Mum et tout le reste lui semblaient déjà loin.

Il inspira un grand coup par les narines. L'air humide, chargé de bois mort, lui gonfla les poumons. Il se pencha et cueillit l'épée dans la caissette, l'accrocha à la ceinture. Il serra le poing sur la garde ; la lame se prit aussitôt dans la cape, la relevant dans son dos.

C'était ça. C'est exactement comme ça que ça marchait.

C'est de ça qu'ils devaient avoir l'air, quand ils posaient le poing sur l'épée...

Edward fouilla dans la poche de son jean et en tira une cigarette tordue. Il la lissa soigneusement, et la rangea dans une petite boîte de métal qu'il glissa à l'intérieur de sa chemise, où se trouvait une poche cousue. Puis il se dirigea vers Fenton. Le cheval se tenait droit, les oreilles dressées, intrigué par cette étrange silhouette.

Il aurait dû se cabrer. Et cependant, quelque chose dans le sang du cheval devait se rappeler les siècles révolus – l'odeur du sang et l'odeur de la poudre, l'odeur des grandes plaines nuiteuses que l'on traverse à plein galop, la lueur des lames et des flambeaux, le scintillement des étoiles et des cassettes qu'on ouvre au clair de lune, tirant de leur sommeil des diamants en rivière.

Aussi Fenton De La Mare courba-t-il l'encolure, demeurant sage quand il sentit le poids du cavalier peser sur la selle et la longue tige froide du fourreau sur son flanc. Quelque chose dans son sang frissonna et lui fit ouvrir les naseaux ; et à peine sorti de la forêt, le cavalier n'eut pas besoin de s'y mettre à deux fois pour lui faire prendre le galop.

Quelque chose qui tenait du miracle avait fait s'ouvrir les cieux et chassé les nuages – et maintenant Edward, courbé sur le cheval, les poings tenant les rênes presque rentrés dans le creux de son ventre, suivait la course du soleil à travers les collines. Il s'efforçait de rattraper l'astre rendu sanglant par le soir, et suivait le penchant du monde qui les conduirait tous deux dans l'abîme.

Déconne pas quand même, Edward, murmurait une petite voix. *Tu dois rendre ce canasson avant la nuit*. Mais emporté par l'ivresse de la course et le vent qui le fouettait au visage, Edward filait droit devant, escaladant le dos des collines aussi vite que pouvait le Sire De La Mare, oubliant tout le reste. À chaque instant, il croyait voir surgir devant lui une troupe de lansquenets débraillés. Pour se donner le courage d'affronter les fantômes, sans que le cheval ralentisse d'un poil, il tira l'épée du fourreau et la brandit vers le ciel. Le soleil mourant s'y reflétait au fil des oscillations, et Edward eut un frisson de joie en croyant voir sa lame couverte de sang. Devant lui, au nord et crénelant l'horizon, se trouvait le Manoir Leingatt, vaste bâtisse désolée où il avait deux fois déjà poussé jusqu'au pied de la porte (au milieu des blocs de pierre tombés des murailles, des hautes fougères et des bruyères antiques, il avait à chaque fois fait demi-tour). La haute porte était fermée à clef, va savoir pourquoi.

Mais aujourd'hui, il n'avait pas le temps d'aller jusqu'aux portes du Manoir. Il piqua des deux talons, le cheval accéléra – si cela était encore possible – et porta Edward jusqu'au sommet de la plus haute colline des environs.

Arrivé là, Edward s'arrêta net, laissant son cheval souffler, abaissant la lame nue le long de son col ; puis, encore électrisé par la course folle, il se détourna du Manoir et fit pivoter Fenton De La Mare pour contempler le paysage qui s'étendait jusqu'au sud.

Il en profita pour allumer sa dernière clope, fumant d'une main, tenant les rênes de l'autre. *Si Chloe me voyait*, pensait-il. Cette idée lui gonflait le cœur, mais il n'alla pas plus loin.

Comme les nuages avaient fui, remballant leurs frusques le long de la côte du Devon pour hanter Brixham, Torquay ou la Cornouailles, on voyait maintenant jusqu'à la mer.

Edward demeura là sans bouger, jusqu'à ce que des frissons le prennent, l'air froid ayant séché la sueur qui couvrait tout son corps. Fenton De La Mare grogna et s'ébroua ; à l'ouest, le soleil palpita faiblement. Démanchant son gant pour lire l'heure à sa montre, Ed vit qu'il était temps de rentrer, s'il voulait arriver à temps pour fermer l'écurie avec les derniers pelletiers de crottin. *Triplefichtre !* pensa-t-il. *Le temps passe plus vite dans ce monde-ci que dans l'autre.*

Et en lui, quelque chose s'écroula : il fallait donc rejoindre la vraie vie... *Si j'étais dans un roman*, se disait parfois Edward, *je claquerais des mains, ce rocher pivoterait et ouvrirait une porte, et je n'aurais qu'à descendre quelques marches pour me trouver ailleurs. Où je pourrais exister.*

Mais il n'était pas dans un roman. Il vivait dans le monde normal, où traînent des Cliff, des Mum et des Brittany. Et tandis qu'il descendait la colline au pas, le chapeau tombant sur les épaules, l'épée battant tristement le flanc gauche de Fenton, Ed pensait à toutes ces nuits passées les mains derrière la tête, à rêver une vie chevaleresque ; et il pensait aussi au moment où il avait *enfin* décidé de prendre les choses en main, il y avait deux ans de ça, en se construisant sa petite part de rêve dans ce coin reculé du parc de Fernworthy.

Il s'était cassé la figure cent fois sur ces canassons, il avait failli se faire choper par la prof de biologie en train de démembrer Boner, le squelette de la classe, il s'était planté un clou dans la main en retapant la caissette et il en garderait une cicatrice à vie. La première fois que Connell l'avait autorisé à partir en promenade seul dans les landes, le cheval avait rué comme un débile et l'avait vidé de la selle, puis il s'était barré, et Ed avait failli ne jamais remettre la main dessus. Il se revoyait courir avec ses guêtres et son fourreau traînant dans la bruyère en hurlant : « *Jesus III... ? Jesus III... !* » avec sa voix de puceau, bousillant irrémédiablement une paire de bottes à cause des épines et de la merde de mouton.

Mais enfin, les choses s'étaient stabilisées.

Fallait être juste. Les autres avaient toujours tendance à se foutre de sa gueule au lycée, à cause de ses lunettes et parce qu'il avait pris français première langue ; et parce qu'il préférait dessiner des trucs plutôt que taper dans un ballon de rugby ; et parce qu'il lisait *Paradise Lost* ou *The Wasteland* (et un jour Chloe avait brandi le bouquin très haut en criant « Eh, Perry, *La Terre Ravagée* : ça parle de ta vie ou de ta gueule... ? ») ; et aussi parce qu'il essayait de corriger son accent de plouc et que ça le faisait passer pour un posh épouvantable ou un pédé ; et que ça commençait à se savoir qu'il faisait du cheval après les cours ; et qu'il avait déjà utilisé en cours des mots comme « Ostranénie » ou « Par Aventure », ou « Fichtre », ou « En Somme » (et il apprenait peu à peu que quand on a un brin de culture, on ferme sa gueule, Ed, parce que les autres n'aiment pas ça, c'est comme si tu leur tendais un miroir où les mots « Gros Con » et « Ignare » apparaissent sur leur tronche) ; et qu'il n'avait pas pris part au Grand Débat lancé un jour par les gars de sa classe pour savoir si Kate Middleton s'était fait oui ou non prendre en levrette par le prince, vu que le petit dernier était un garçon ; et qu'il avait ostensiblement continué à lire *La Métamorphose* pendant qu'ils imaginaient la princesse à quatre pattes, dans l'exacte inverse position de Gregor Samsa.

À part ça, ça allait à peu près.

Les premiers temps, quand il rentrait à l'appartement avec un bleu sur la joue, Mum demandait :

– Il s'est passé quoi, encore ?

Et puis elle s'était habituée, ou alors elle en avait eu marre.

Ed aussi s'était habitué. La Lande, le Cheval, l'Épée rendaient tout supportable. Tout.

En somme, sa semaine entière tournait autour du vendredi soir. À chaque minute au fil des heures, il déplaçait la carte dans sa tête. Il comptait les arbres. Il montait jusqu'à la branche. Il ouvrait la caissette. Il s'habillait. Et comme d'abandonner une peau sale pour une peau neuve, il se sentait vivant.

Au fond du paysage apparaissait déjà la forêt. Fenton allait maintenant au trot ; Ed vit, loin sur la gauche, un nuage de poussière qui glissait le long du chemin retour – ce pouvait être un forestier, ou bien un quad. Il suivit de l'œil le nuage de poussière un certain temps. Il ne croisait pas souvent de véhicules dans le coin. Et maintenant qu'il y pensait, il n'en avait jamais croisé.

La poussière laissa une traînée qui lévissait dans l'air humide. *Comme un toast brûlé*, se dit Ed. Il soupira, pensant qu'au moins, il n'aurait pas besoin d'en faire des tonnes pour faire croire à Mum ou à Brittany qu'il avait passé tout ce temps à la bibliothèque. Mum serait sûrement rivée à *Black Mirror*, *Dr. Who* ou *The End Of The Fucking World* ; Brittany s'arrogerait le laptop familial pour poster le dernier *update* de son *fashion blog* – *Cinderellaz* – et vérifier toutes ses statistiques Google Analytics.

– 621 311 visiteurs depuis le début, minus. Je suis juste *populaire* ! On peut pas en dire autant de ta face de rat, Eddie-Weenie ! Si t'avais des stats, j'crois bien que tu serais dans le négatif... !

Elle avait sans doute raison, cette conne.

Il pénétra sous le couvert des arbres. La nuit n'était pas loin ; il lui faudrait faire vite. Il récapitula ce qui l'attendait :

se déshabiller, se rhabiller, cacher les vêtements dans la caissette, plier le chapeau, lisser les gants, disposer les bottes tête-bêche, poser l'épée sur le tout, reclouer le couvercle avec le manche de la pelle – puis récupérer le fil de plomb et replacer la pelle sur la branche, sous sa bâche en plastique. Reprendre la peau sale d'Ed Perry, la secouer, et se préparer à vivre une autre semaine avec.

Il se demanda si pour une fois il ne garderait pas la cape pour rentrer. Il faisait froid. Il serait facile, après ça, de la rouler en boule et la cacher sous son lit.

Il compta à nouveau les arbres où se trouvaient les croix blanches.

C'est quand il sentit l'odeur de brûlé qu'il se dit que quelque chose n'allait pas.

Huit... Neuf...

Arrivé à douze, il vit le tas de choses finissant de brûler et son cœur oublia de battre pendant quelques secondes.

La sueur revint d'un coup, lui brouillant le regard. Il sauta du cheval et faillit s'effondrer tant ses jambes tremblaient. Quelque chose sonnait dans sa tête.

Oh, non. C'est pas vrai.

Il se dit que c'est à ça que devait ressembler le tocsin – quand survenait une attaque nucléaire.

C'est pas vrai – c'est pas vrai.

Au milieu du tas de choses, il reconnut les débris de la caisse : des morceaux de bois brûlé où pendaient encore des lambeaux de rouge, ainsi qu'une peau lépreuse. Les verres de ses lunettes avaient éclaté sous la chaleur du feu ; Ed voulut les attraper et cria, les laissant tomber aussitôt ; le métal l'avait brûlé affreusement. Elles se brisèrent avec un craquement de brindille.

Il s'agenouilla et eut envie de pleurer. Parmi les bouts de charbon et les débris, il vit d'autres morceaux de tissu : son t-shirt, son jean. Son caleçon.

Ils avaient tout brûlé.

Il ferma les yeux quelques secondes et se revit chevauchant vers la forêt. La colline... le ciel... et le nuage de poussière sur le chemin. *Un forestier, ou bien un quad.* Ouais. C'était ça. C'était un quad.

Cliff avait un quad. Il le savait.

Il n'avait probablement pas fait le chemin seul d'ailleurs. Ed les imagina débarquer ici, ricanant, éparpillant tout à coups de pied, brandissant la caisse pour la fracasser contre un tronc.

Ils avaient dû le suivre de loin... À basse vitesse...

Et ils avaient même trouvé le crâne. Il se trouvait à quelques pas du brasier, planté au bout d'une branche. Ces connards avaient dessiné une croix gammée sur son front.

Ed se releva lentement.

Qu'est-ce que je vais faire ?

Comment je peux rentrer ?

Il se souvint aussi des paroles de Cliff et ses potes. *Tu sers à rien, Perry. Rentre chez toi et passe-toi une corde autour du cou.*

Ouais. Ouais, maintenant il avait envie de ça. Glisser la tête dans un rond de corde et ne plus penser à tout ça, ne plus penser au monde réel et à ceux qui traînent dedans.

Mais il n'y avait pas de corde dans le coin ; il fallait donc rentrer, maintenant.

La tête basse et des larmes plein les yeux, il se dirigea vers le cheval.

En remontant en selle, il n'eut pas un regard derrière pour le gâchis qui achevait de se consumer. Deux ans de sa vie venaient de partir en fumée. Et maintenant, que ferait-il ?

★

Sur le chemin du retour, il sentit tout l'intérieur de son cerveau se remplir d'une sorte de boue visqueuse. Il n'arrivait pas à donner forme à cette boue. Les mots glissaient entre ses doigts. Il fit partir Fenton au galop, mais il se rendit alors compte que sans caleçon il sentait son pénis et le reste se promener dans ses chaussettes et taper contre la selle. Il se demanda comment les gens faisaient à l'époque. Il dut se contenter du trot enlevé.

Comme les miracles ont une fin, il se remit à pleuvoir ; et quand Ed parvint aux franges de la ville, là où les chemins de campagne se muent en routes de goudron, la pluie avait pénétré chaque fibre de sa cape pour en faire un torchon bon à essorer. Son chapeau s'était tordu en deux, dégorgeant l'eau comme une gouttière. Fenton clopinait, la tête basse et la crinière effilochée. Pour ne rien oublier, à l'entrée de Longdown un camion et lui

se croisèrent juste à côté d'une flaque de boue large comme une mare ; et après ça, ils ne ressemblaient plus à rien de connu.

Au loin, le camion klaxonna pour se moquer d'eux – enfin, c'est ce que se disait Ed.

★

Quand Ed revint du box où il avait passé un temps infini à brosser Fenton, Connell ne posa aucune question sur son accoutrement.

Faut dire qu'il avait enroulé l'épée, les gants et le chapeau dans la cape : ça faisait juste une sorte de sac difforme qu'il transportait avec lui, et d'où tombait un filet d'eau. Pour le reste, ses collants pouvaient passer pour un pantalon de cavalier, ses bottes étaient tout ce qu'il y a de plus conventionnel ; sa chemise blanche était bien un peu bouffante aux manches, mais comme il se faisait tard, Connell se contenta d'enregistrer le retour de Fenton De La Mare sans trop quitter son écran du regard.

De toute façon, quand il releva la tête, Ed était déjà parti.

★

Il évita comme il put les réverbères, puis il sortit de Longdown. À cette heure-là il n'y avait plus de bus ; il dut rejoindre la ville à pied, avec ses bottes qui lui mirent les talons en charpie au bout d'une centaine de mètres. Il en avait pour plus d'une heure, et il fallait passer sous le pont autoroutier. Il portait le « sac » sur son dos ; il croisa bien deux ou trois taxis mais, ayant compté l'argent qui lui restait, il se dit qu'il ne préférait pas. Ed travaillait tous les week-ends dans un pub comme serveur pour gagner un peu d'argent. Ça faisait seize heures de travail sur deux jours, pour un peu moins de huit livres par heure. Quelque chose comme 120 £ par semaine. Avec ça, fallait s'acheter son déjeuner du midi, donner des sous à Mum – et garder 40 £ pour le cheval.

Il se mordit l'intérieur des joues, se dit qu'il arriverait bien un jour de toute façon, et marcha.

Au loin il vit les lumières de la grande route qui coupait son chemin en diagonale. Le sac battait ses épaules ; il se dit que si, *Par Aventure*, il croisait des gens, on le prendrait pour un hobo, le genre à se trimballer un pied d'enfant dans son sac en baluchon.

Tout ça, ce n'était pas grave. Ce qui était grave pour Ed, c'est que désormais, il ne pourrait plus prendre le cheval. *Je pourrais trouver un autre endroit où cacher le matériel et les vêtements... mais s'ils m'ont trouvé une fois, ils me retrouveront.* Ces idées le plongèrent dans un maelström sans fond.

Il se dit que c'était le pire vendredi de toute son existence. Déjà que les autres jours ça n'était pas rose. Il n'avait qu'une envie, se mettre en boule dans un coin en priant pour qu'on le laisse tranquille.

Je fais quoi de ma vie, maintenant ?

Il entrevit tout le mal que pourraient lui infliger Cliff et les autres. Si ça se trouve, ils étaient arrivés sans qu'il s'en doute... Si ça se trouve, ils l'avaient pris en photo à poil ?

Et merde.

Valait mieux pas y penser.

Avant de passer sous le pont de l'autoroute, il plissa les yeux pour voir si personne ne peignait à la bombe là-dessous. Au besoin, si quelque manant l'embrouillait, il avait sa rapière. Cette idée lui insuffla une bouffée de joie.

Mais il n'y avait personne et la bouffée de joie s'éteignit. Il traversa le béton encombré de flaques d'eau et de détritüs.

Pour passer le temps de façon moins noire, il réfléchit au chemin à prendre pour rentrer chez lui. Il devait traverser la partie ancienne de la ville, derrière la cathédrale. Lui il habitait de l'autre côté, dans un immeuble social, le même genre de truc que celui qui avait cramé à Londres l'an dernier et dont personne n'avait quoi que ce soit à foutre quand ça arrivait.

À cet instant précis, Ed aurait payé très cher pour retourner deux ou trois siècles en arrière. Deux ou trois siècles. À cette époque-là, on crevait de faim – ça il le savait –, les ruisseaux charriaient des odeurs atroces de pourriture, un mec venait sonner chez vous à six heures du mat' pour récolter le produit des pots de chambre, mais on pouvait se promener avec une épée dans la rue, et ça faisait de vous une sorte de gentilhomme. Il y avait plus de Laid dans ce monde, mais il y avait aussi plus de Beau. Il y avait des compensations.

Et avec tout ce qui venait d'arriver, le coup de la poubelle et la déchéance de son rêve, Ed ne voyait plus comment compenser. À traîner ses guêtres de la boue de Longdown à la grande ville, il n'avait jamais été plus éloigné moralement de *passer son espée en travers du corps de Cliff*.

Il se dit qu'avec son bol, il aurait été celui qui vidait les pots de chambre, pas un de ces gars avec une épée. Il se vit engueuler un bourgeois, lui réclamer son dû : *Trois sous par étron, mon bon Sire, trois, pas deux !* Le monde sembla s'écrouler sur ses épaules ; il se vouïta un peu plus à cette idée.

Il contourna la cathédrale à deux rues de distance, et accéda au pont de fer qui traversait la rivière Exe. Devant lui s'étendait la ville moderne.

– « *Le Monde est devant moi, et je cherche un endroit où m'asseoir ; la Providence me guide*, murmura Ed, les lèvres tremblantes. *Je marche main dans la main avec mon ombre, d'un pas hésitant et lourd – et à travers Eden je prends le chemin solitaire.* »

Quand il récitait du Milton, c'est qu'il commençait sérieusement à déconner.

Il se frotta les yeux d'une main.

Bon. On verrait tout ça après le week-end. C'est ce qu'il y avait de plus sage. Il décida de classer toute cette affaire pour le moment. D'autres choses plus urgentes l'inquiétaient. Pour commencer, la pluie continuait de tomber à seaux et il était en

t-shirt. Il pourrait au moins mettre la cape, mais alors, comment faire pour transporter le reste ?

Et que faire de l'épée ? Pas moyen de l'accrocher dans sa chambre, Brittany ne l'y laisserait pas plus d'une heure. Hilare, elle irait la brandir sous le nez de Mum en braillant :

– Eh ! Regarde ce que j'ai trouvé dans la chambre d'Eddie !

Et Mum le convoquerait, lui demanderait où il avait trouvé ça, combien il l'avait payée, et exigerait qu'il la revende pour récupérer l'argent dont ils avaient tant besoin.

Il la voyait déjà, au bord de l'infarctus quand il lui répondrait :

– *Je l'ai payée 380 £.*

– *Pour l'amour de Dieu, Edward Perry, où as-tu trouvé tout cet argent ?*

– *Je travaille, Mum.*

– *Mais quelle idée t'a pris d'acheter cette horreur... ? J'ai fait quoi au Ciel pour engendrer un crétin qui dépense son fric dans des conneries ? Tu sais ce que je pourrais faire de tout cet argent, Edward ? Tu y as pensé ? Tu vas emporter ce truc au Cash n' Go et me rapporter l'argent, voilà c'que tu vas faire !*

Après ça, Dieu seul savait ce qu'elle ferait du fric.

Ed soupira.

Valait mieux pas penser à ça non plus.

Au fil des rues hantées par les globes des réverbères, autre chose lui vint à l'esprit : il avait besoin de confier ses malheurs à quelqu'un. Mais qui en avait quelque chose à foutre, hein ?

Il prit une longue douche. L'eau chaude coûtait une blinde, *mais de toute façon, si les choses continuent selon la logique pourrie des dernières heures*, se dit Ed d'un air sinistre, *je serai bientôt plus là pour coûter quoi que ce soit à personne*. Alors, hein, autant en profiter.

Quand il s'éroula sur son lit, il était deux heures du matin. Comme il se levait à six heures pour travailler au pub, ça faisait moins de quatre heures de sommeil et cette seule perspective le mit au désespoir ; il n'aurait pas cru possible davantage.

Il dort comme une bûche.

★

Quand le réveil sonna, Ed eut l'impression de se prendre un coup de batte en pleine face.

Il se frotta les yeux et s'étira, triant ses pensées. Et à un détour de cerveau, les événements de la soirée lui revinrent ; il se revit dans la poubelle, puis il vit le tas de choses brûlées – puis la marche entre Longdown et la ville. Le joueur de batte fit volte-face avec un grand sourire et lui en remit un coup dans la tronche.

Il enfouit son visage dans ses mains, et se dit qu'il valait peut-être mieux pas se lever aujourd'hui.

Puis il se leva.

Il avait un peu de temps pour se préparer, et une heure de trajet jusqu'au pub – à pied, pour éviter de claquer du fric inutilement.

Dans les placards de la cuisine, il ne trouva que des céréales soufflées, le genre de truc trop sucré qui file la gerbe dès le matin. Il y en avait toujours dans le placard. Brittany avait collé exprès un *dash button* sur la porte : dès que le paquet était sur le point de se vider, elle appuyait dessus ; et dans l'heure, un grouillot de chez CAVALIERE débarquait pour en livrer un nouveau. Pratique !

Mais outre que les multinationales de vente en ligne du genre CAVALIERE chevauchaient d'après lui sur la Ruine du Monde, Ed n'avait pas faim. Il n'avait même pas le cœur d'appuyer sur le bouton (alors que le paquet était à peine entamé) pour faire hurler Brit, avec Mum en fond qui leur braillerait dessus à cause de tout ce fric dilapidé et de la boîte de céréales qui bourrait leur boîte aux lettres. Vivement les drones ! Alors on vivrait dans un chouette monde, vraiment.

Il appuya quand même sur le bouton, *Bip !* – et ça lui arracha quand même un ricanement.

Pour manger un truc, il verrait ça au pub.

Avant de filer, il revint dans sa chambre et regarda sous le lit. Il fourra le paquet de fringues et l'épée aussi loin que possible. Relevant la tête, il entendit du bruit dans la chambre de Brit. Elle remuait dans son lit et poussait des soupirs dans son sommeil, comme dans la chanson. Il pria pour qu'elle ne l'ait pas entendu farfouiller sous le lit. Puis il sortit.

★

Il quitta le service en milieu d'après-midi. Le boulot s'était bien passé ; il n'avait renversé aucun plateau aujourd'hui – pas comme la semaine dernière, où ce connard de Pharell avait laissé traîner « par inadvertance » le bout pointu de sa pompe juste au moment où il passait, *hastily*. Ça lui avait coûté 30 £

pour les consommations et 40 pour la veste du type (frais de teinturerie) sur qui avait giclé la bière au chocolat. On n'avait pas idée aussi de boire ce truc.

Pharell avait juste posé le bout de ses doigts sur ses lèvres retroussées – *Oups !* Ed lui aurait bien fait bouffer son chapeau à la con, mais pas moyen de dire quoi que ce soit. Un cercle de gens s'était formé pour lui gueuler dessus ; Le Coupable Idéal, *starring* Ed Perry.

« Classer les événements » ? Facile à dire, *dude*. Mais il avait retourné tout ça dans son crâne tout en surveillant Pharell et ses mille entourloupes du coin de l'œil, et même s'il se sentait submergé par tout ce qui était arrivé et que ça lui mettait un coup de poing dans le ventre à chaque fois qu'il y pensait, il avait eu le temps de réfléchir un peu à quoi faire.

★

La première chose qu'il fit en rentrant fut de vérifier sous le lit. L'épée y était encore.

Son cœur sauta dans sa poitrine ; il fut terriblement tenté de se vêtir et de regarder ce que ça donnait devant la psyché de la salle de bains (il disait toujours « psyché » parce qu'il avait lu ça dans un bouquin, mais c'était rien qu'un miroir branlant en forme de S acheté dans un magasin suédois et accroché derrière la porte).

Et pourquoi pas ? Après tout, l'appartement était calme à cette heure-là. Brit avait dû traîner Mum dans des magasins de fringues pour dénicher des « trésors » – des trucs qu'elle posterait le soir même sur son blog, catégorie *Unboxing*. Ça fit trembler Ed de se dire qu'il *pourrait* se vêtir et se regarder dans le miroir ; ce serait la première fois. Jusqu'ici il avait été prudent ; il avait toujours fait ça loin des gens.

Cependant, imagine. Brit rentre à ce moment-là ? Et Mum ? Alors, adieu épée !

Il haussa les épaules. On verrait ça une autre fois. Ça n'était pas aussi tordu que s'il avait enfilé les fringues de Mum et des

chaussures à talons, et ça n'était pas un crime. Sauf que tout ce qu'il faisait avait l'odeur du crime aux yeux de Brit et de Mum.

C'est ça. T'es rien qu'une victime, Eddie-Weenie.

Il retint son souffle et tira l'épée du fourreau – à moitié seulement – pour voir la lame et en sentir le poids dans sa main.

Juste un peu.

Puis il rengaina l'épée. Faudrait trouver un endroit où la cacher sans que personne mette la main dessus.

Mais dans l'immédiat, il avait autre chose à faire. Il avait pensé à une sorte de plan toute la journée et ça lui vrillait le plexus d'excitation.

Il sortit de sa chambre et se glissa dans celle de sa sœur, où se trouvait à résidence le laptop familial. Il le prit sous son bras tout en notant mentalement qu'après ça il faudrait le nettoyer, de peur que Brittany ne remarque les traces.

Il s'assit sur son lit, déplaça l'écran et regarda sa montre. À vue de nez, il en avait pour une petite heure de tranquillité. Pas plus. Mais ça suffirait pour ce qu'il avait à faire.

Il attendit quelques secondes que le Wi-Fi se connecte.

Il ouvrit la page du moteur de recherche.

Puis il s'activa.

Vers 19 heures, l'écran de son téléphone s'alluma ; il l'avait mis sur silencieux pour travailler tranquillement, mais du coin de l'œil il vit apparaître sur l'écran la tête de Tyron.

Ignorant le téléphone, il referma aussitôt l'écran du laptop ; il s'était laissé emporter et le temps avait filé. Il grommela un truc, sauta au bas de son lit et courut jusqu'à la chambre de Brittany, où il reposa l'ordinateur. Il vérifia qu'il était à la bonne place, passa un coup de manche dessus pour effacer les traces de doigt. Si jamais elle s'apercevait qu'il avait touché à ça, l'Apocalypse ressemblerait probablement à une joyeuse garden-party à côté des glapissements qu'elle pousserait ! Il s'était toujours dit qu'il formaterait le disque dur, un jour, juste pour voir sa tête ; mais jusque-là il n'avait pas eu le cœur à le faire. Tant qu'elle était sur son blog, elle était pas sur son dos, et ça lui allait bien comme ça.

Cela dit, s'il développait son idée, il ferait mieux de récupérer un PC lui aussi. Pas un truc puissant, pas besoin pour ça. Un truc à 200 £. Peut-être 300.

Ça lui fit penser à Tyron. Tyron était le gérant du *Scarlet Pimpernel*, le pub où il travaillait. Que lui voulait-il à cette heure-là ? Quel sale tour Pharell avait-il encore inventé... ?

Il avait laissé un message.

« Hey, Edward. J'ai un problème. Hermann m'a lâché et j'ai besoin de bras jusqu'à minuit, minuit une heure. Rappelle-moi. Y a des heures supp' à faire. »

En d'autres temps, Ed aurait levé les yeux au ciel ; mais il avait besoin de fric. Il rappela Tyron aussitôt.

– Tyron.

– *Yo, Eddie. Tu viens ou tu viens pas ?*

– Je suis déjà en route.

– *Mec, tu me sauves la vie. Exeter joue contre Wigan ce soir et ça va être la folie dans deux heures. Ils vont boire comme des trous. J'ai besoin de toi. F'te jure que tu vas avoir ta tronche sur la vitrine ce coup-ci, Mister Employé-Du-Mois ! Magne-toi, pour l'amour de Dieu... !*

– Tu connais le truc, Tyron. J'en ai pour une heure. J'arrive.

– *Je sais. Grouille !*

Ed raccrocha. Il regardait pas le football, mais il espérait que pour une fois Exeter gagnerait. Gros pourboires à la clef.

À ce moment-là, un cliquetis de serrure annonça le retour de Brit et Mum. Ed attrapa son hoodie et lâcha :

– Tyron a besoin de moi. Je rentrerai pas avant deux heures, je pense.

Entre deux sacs de fringues, Mum eut juste le temps de dire « Ah bon ! » et Brit « Bon débarras, microbe ! »

★

Le hall de l'immeuble sentait le chou cuit et le vieux tapis. De l'autre côté de la porte vitrée, Ed pouvait déjà voir les lambeaux d'affiches flotter dans la nuit, sur les murs des maisons ; elles représentaient simplement un énorme visage, large de plus d'un mètre : le visage d'un homme d'environ cinquante ans, aux cheveux grisonnants, glabre, aux traits accentués et volontaires.

Il passa rapidement la porte vitrée ; le vent qui dévalait la rue projeta dans ses jambes des tourbillons de poussière et de débris de papier. Le menton engoncé dans son hoodie, Ed tâchait d'éviter que le froid rentre dans son cou. Il rabattit sa capuche sur sa tête et enfonça ses poings dans les poches. Une horloge lointaine sonna le quart.

C'était une nuit de septembre froide et claire. Le déluge avait dû migrer vers l'intérieur des terres, dans le Dartmoor.

Il remonta la rue bordée de maisons de brique, toutes construites sur le même modèle. Sur les murs, d'autres affiches – la même, mais dans des versions non encore déchirées – montraient le visage de l'homme, qui fixait Ed du regard. Le portrait avait été arrangé de telle sorte que les yeux semblaient suivre celui qui passait. Une légende, sous le portrait, disait :

Je veux le meilleur pour l'Angleterre

Ces temps-ci, nota Ed, personne à part ce gars ne semblait être d'accord sur ce qui était le meilleur pour l'Angleterre. Ce qui était le meilleur pour qui que ce soit, d'ailleurs.

Il fouilla dans la poche de son jean pour voir s'il n'avait plus de cigarettes. Il n'avait plus de cigarettes ; il avait fumé la dernière sur le cheval, hier. Par ce froid et devant la longue marche à faire, une clope lui aurait fait du bien. Il en taperait une à Tyron en arrivant. Ou à Pharell, s'il trouvait le courage.

Il connaissait ce chemin par cœur ; ce chemin et toutes ses variantes. L'idée le traversa pour la première fois qu'il connaissait bien la ville.

Ça lui sauverait peut-être la peau, la prochaine fois que Cliff le prendrait en chasse.

Il n'avait plus pensé à Cliff depuis le matin ; le gars à la batte se mit aussitôt à faire tourner son engin avec un clin d'œil. Ed étouffa un gémissement et renfonça ses poings aussi loin que possible dans ses poches.

Laisse-moi tranquille, mec. À chaque jour suffit sa peine. On verra lundi.

Hier soir, des tas de choses avaient basculé. Ed se demanda de quel côté tout ça retomberait, du mauvais ou du bon. Il fit crisser ses dents. *Décidément, cette clope...*

Il se revit deux heures auparavant, sur le laptop de Brit. À l'heure qu'il était, elle devait avoir commencé son Unboxing. Cette pensée frappa Ed, et il en sua aussitôt. Elle était capable

de remarquer que le laptop avait bougé d'un millimètre ou Dieu sait quoi encore. Elle en était capable. Ça faisait partie des choses qui faisaient hésiter Ed entre Complètement Barge ou Dangereusement Géniale au sujet de sa sœur.

(Quelques images passèrent comme un souffle dans son crâne. Ils avaient eu des moments moins amers, avec Brit, quand ils étaient petits et qu'ils couraient pieds nus dans l'herbe. Mais c'était il y a longtemps. Entre-temps, ils avaient construit le Mur. Chacun d'eux avait empilé sa part de briques. Des fois Ed avait envie de toquer au Mur pour voir si sa sœur répondrait, de l'autre côté. Des fois, il avait l'impression qu'elle essayait aussi.)

Il se revit prendre l'ordinateur, ouvrir la page et commencer le travail.

Il savait pas vraiment pourquoi il avait fait ça. Peut-être qu'on trouve des refuges où on peut, dans ce monde, si on ne veut pas se laisser complètement écraser. Quelque chose soufflait à Ed qu'il n'allait pas se laisser écraser comme ça ; quelque chose grondait tout au fond de lui, tapi dans les abysses. Depuis hier soir, il était aux abois, oui ; mais –

Mais il va bien falloir réagir, mon pote, murmura la voix dans son cerveau. *Tu ne peux pas te laisser brimer comme ça. Si... ? C'est toi qui vois.*

Ouais. Tu parles. Rien que de penser à Cliff et ses potes, ça le faisait trembler.

Riposter ? Et comment ?

Le plus sage était sans doute de se construire un autre refuge, en attendant.

Musketeer.

Ouais.

L'envie lui prit de retourner voir le laptop – mais on verrait ça en rentrant.

Il avait pas de smartphone (ça, c'était un truc qui faisait décider franchement Brit pour *Crétin Rétrograde* au sujet de son frère). Il se demanda si elle savait ce que ça voulait dire. Après tout, elle savait pas ce que voulaient dire *Apocryphe* ou *Pestilentiel*, ou même *Charte*. Pourquoi elle saurait pour *Rétrograde* ? Non. Le style de Brit pouvait se limiter à *Très Gros Con*. Voilà ce qu'elle pensait probablement de son frère.

– T'es un Très Gros Con, Eddie. T'as même pas de smartphone. Apple, c'est la vie. Quand on n'a pas d'iPhone, on n'a pas de vie.

C'était une grosse brique sur ce sacré Mur.

Ed savait pas non plus si elle savait, pour *Syllogisme*.

À force de réfléchir à tous ces trucs, il finit par arriver au pub. C'était déjà la foire, là-dedans.

On se serait cru dans un wagon à bestiaux, où trimballer un plateau chargé de verres bondissants et remplis à ras bord tenait du miracle. Ed slalomait entre les beuglements, ça tanguait à mort et son plateau voguait sur les chevelures – il n’avait même pas le temps d’essuyer la sueur qui lui coulait du front jusqu’au milieu du dos. Exeter venait de marquer juste avant la mi-temps, et on ne s’entendait plus, à croire que les soûlards avaient décidé de casser la baraque à force de taper sur le bar.

Parmi les braves gens qui levaient des poings coiffés de chopes, Ed voyait, au fond de la perspective, la tête de Tyron apparaître et disparaître, rouge comme un Guignol et les cheveux hérissés. Ah, il ne les aurait pas volés, les juteux pourboires ! – pestait-il en fendant la foule, ne pensant qu’au plateau à ne pas faire tomber, parce que ce coup-ci c’est pas 40 £ que ça lui coûterait mais un poing en plein dans la gueule, ça il en était certain.

Et comme il progressait à travers le boxon, il capta quelques paroles chuchotées dans un coin de la pièce enfumée.

C’était d’ailleurs étrange, se dit-il plus tard, qu’il ait réussi à entendre ces trois types attablés, les seuls assis dans tout ce bordel, alors que tout autour l’atmosphère était saturée de mugissements. Peut-être bien que dans le brouhaha, ces mots-là avaient la clarté des couteaux. Il s’était formé une bulle de silence flottant autour des trois figures, et Ed perça la bulle.

Il resta planté un petit moment, se demandant s'il avait rêvé – s'il avait bien entendu ce que les types venaient de dire – jusqu'à ce que l'un des trois l'alpague :

– Eh, petit ! Reste pas là planté comme une courge. Va nous chercher une bouteille de Shepherd's Dip et trois verres.

Et Ed décarra promptement jusqu'au bar, attrapant par le cou la bouteille de poison. La sueur coulait toujours sur son front, mais c'était plus seulement à cause de la chaleur ambiante, maintenant.

Il pouvait faire comme s'il n'avait rien entendu. Après tout, c'était pas ses oignons.

Il pouvait appeler les flics, aussi.

Un gars l'attrapa par la manche :

– Eh, mec, tu glandes quoi ? Ça fait une demi-heure que j'ai commandé ces foutues pintes... !

Un pourboire de moins, grommela Ed en lui-même.

★

Il termina le service vers une heure. Tout le monde avait fini par décamper, Exeter ayant pris deux buts dans la seconde période. Ed était ivre de fatigue et de bruit ; il achevait de briquer les verres sans réfléchir à quoi que ce soit quand Tyron posa devant lui une liasse de billets de 5.

– Tiens mon gars, c'est les pourboires de la soirée. Je t'avais dit que ça vaudrait le coup !

Ed posa son verre et compta, billet par billet.

Il y en avait pour 150 £, plus que ce qu'il gagnait en un week-end entier.

– Génial, Tyron ! fit-il d'une voix amorphe. J'peux prendre ma journée de demain ?

Tyron cligna de l'œil.

– Bien sûr, Eddie. C'est dimanche, y aura probablement juste « Citizen » Kane Robinson et trois clodos. Pharell peut se démerder tout seul. Va te coucher, p'tit gars.

Ils se serrèrent la pince. Mais avant de partir, Ed se tourna vers Tyron.

– Hé. T’as pas une clope pour moi... ?

Tyron lui lança le paquet de clopes planqué sous le bar.

– T’as mérité de t’en griller une, sûr.

Et Ed se trouva dehors. Un froid glacial suintait de la côte et avait fini par envahir la ville. Il tira les cordons de son hoodie, alluma sa clope – et, réprimant le frisson qui lui sciait la colonne vertébrale, il soupira.

Puis il se mit en marche. Il avait hâte de rentrer chez lui.

★

Pas moyen de trouver le sommeil. Accoudé à la fenêtre de sa chambre, un flot d’air passant par les battants ouverts, il pouvait pas s’empêcher de penser à tout ce qui était arrivé en deux jours. Il aurait bien voulu éteindre son cerveau et le poser à côté du lit, puis se glisser entre les draps et dormir, mais pas moyen. Malgré l’état de fatigue atroce dans lequel il était, il ne pouvait fermer l’œil.

Inexplicablement, Brit avait laissé le laptop sur le canapé, entre deux boîtes de pizzas surgelées – elle avait dû montrer sa dernière vidéo à Mum et l’oublier là. Ed avait mangé une part de pizza froide, puis il avait pris le laptop, et maintenant l’ordinateur traînait là, sur son lit, sans qu’Ed se décide à l’ouvrir – à l’ouvrir *pour voir*.

Il s’arracha à la fenêtre et se laissa lourdement tomber sur son lit (derrière la paroi fine comme du carton, sa sœur se retourna et poussa un soupir). Ed attrapa l’ordinateur, le cala sur ses genoux, et l’ouvrit.

Il tapa l’adresse dans la barre du moteur de recherche.

L’écran noir apparut. Il n’y avait que le titre au milieu et, au-dessous, quelques lignes. Il avait jeté ça à la va-vite tout à l’heure, et maintenant elles lui semblaient étranges. Il n’arrivait pas à choisir entre romantisme et ridicule.

Musketeer

*Je coucherai ici mes dits et mes déboires,
Mes faits extravagants et ma dolente histoire.*



*Je veux vous raconter une mésaventure
Qui m'advint tout à l'heure.
Trois faquins imbéciles
M'ayant cherché des poux comme j'étais en ville
Tracèrent leur chemin à ma suite en voiture.*

*Moi, j'allais chevauchant parmi landes et ruines,
L'épée au vent, l'étrier gaillard, et le nez
Taquiné doucement par la brise marine.
Mais de retour au camp, je restai bouche bée :*

*Au milieu d'un bûcher finissaient de rôtir
Mes guenilles en tas : lunettes, vêtements ;
Tout changé en charbon ! Sans songer à gémir,
Je jurai aussitôt me venger promptement ;*

*Et passer à la broche ces vilains cornards,
Ces maroufles affreux, ces trois coquins d'Enfer
Leur faire enfin tâter le fil de ma rapière.
Cependant, j'étais seul ; il se faisait bien tard ;*

*Je dus rentrer, le cœur en berne et l'épée basse,
Remettant à demain la vengeance prévue.
Patience, mes amis ; au prochain impromptu
J'ouvre bientôt la chasse !*

Ed eut un petit rire. Le sommeil traînait encore quelque part autour de son front, mais il se faisait moins pressant. Tout ça n'avait beau être que des mots, ces mots lui réchauffaient un peu le cœur.

La nuit allant, il sentit grandir une sorte de courage.

Et à la réflexion, il n'avait plus envie de dormir.

À ce moment, les paroles entendues au pub lui revinrent en pleine face. Elles aussi grandirent et prirent des teintes inquiétantes, décuplées par l'ombre.

Ça se passait pas loin.

Et c'était dangereux : les trois types n'avaient pas l'air de plaisanter.

Il boucla le laptop, se leva, se mit à arpenter sa chambre de long en large.

Que faire... ?

La sonnette retentissait pour la quatrième fois, et Grace Lanister avait juste eu le temps d'enfiler sa nuisette quand elle se trouva au milieu de son salon, bien en vue de la porte d'entrée. L'heure de la box indiquait 2:54. Elle avait froid.

Elle avait un peu peur, seule dans sa maison, même si Grace était une fille plutôt courageuse – on pourrait raconter l'histoire du Coup De Genou À La Sortie Du Bus. Depuis lors, un mec devait certainement traîner dans le coin à coller des affiches *Perdu : Une paire de couilles*. Grace était courageuse.

Mais dans la brume du sommeil, tout prend des proportions.

Dans le silence qui suivit le quatrième coup de sonnette, elle se dit que ça devait être un voisin bourré, ou quelque chose de ce genre.

Elle haussa les épaules et tourna les talons.

Sur le seuil de la chambre, elle ôta sa nuisette et la laissa tomber au sol, cherchant à tâtons, dans le noir, où pouvait bien se cacher son lit.

C'est à ce moment-là qu'ils commencèrent à enfoncer la porte.

Le n° 4 de Mercy Street était accroché à la grille d'un jardinet où des rosiers anciens poussaient le long des hautes clôtures – surmontées à intervalles réguliers de piques de métal. Le seul lampadaire de Mercy Street faisait luire son globe au loin. La grille était à l'évidence entrouverte ; et quand Ed vit que quelqu'un l'avait précédé, un frisson d'angoisse le traversa.

Il se plaqua contre la clôture, hésitant un moment avant d'entrer à son tour. Maintenant qu'il était là, il se sentait sur le point de défaillir.

C'est toute la différence entre théorie et pratique, mon ami, souffla la voix dans sa tête. Toute la différence. Mais... maintenant que tu y es, qu'attends-tu ?

Il entra dans le jardinet, courbé et presque rampant. De la maison, on n'entendait aucun bruit ou quoi que ce soit. Tout semblait tranquille.

Tout aurait semblé tranquille si la porte d'entrée n'avait été ouverte, elle aussi.

Il eut un coup au cœur.

Après s'être accroupi devant la porte, il jeta un œil. *C'est ça. Toujours ça de gagné avant d'entrer là-dedans.* Tout ce qu'il pouvait dire, c'était que, vu l'état de la gâche, la personne qui avait ouvert cette porte s'était simplement passée de clef.

Il se releva, tendit l'oreille, et porta la main à hauteur de sa hanche.

À ce moment – et aussitôt contenu –, un cri déchira l'air.

Ç'aurait pu tout aussi bien être un oiseau de nuit, se dit-il.

Mais il savait que ce n'était pas ça.

– *Je vais la faire crier, cette pute.*

C'est ce que l'un des trois avait dit, au pub – quand il avait franchi la bulle.

– *La faire crier. Et croyez-moi, elle regrettera.*

Sur la table graisseuse du pub, l'homme avait glissé un papier aux deux autres. En louchant dessus, va savoir comment, Ed avait lu *4 Mercy Street*. Mercy Street ; c'était juste à quelques rues de chez lui, une fois passé un tas de grillages inventés pour séparer les quartiers entre eux. En y repensant dans sa chambre, il s'était d'abord dit : *Je vais appeler les flics.*

Puis il avait pris le temps de s'asseoir sur le bord de son lit et de retourner cette idée. Les flics se déplaceraient-ils pour ça ?

– *Police d'Exeter, j'écoute.*

– Voilà, je travaille dans un bar, et j'ai entendu des gars dire qu'ils allaient violer une fille ce soir.

– *C'est quoi, votre nom ?*

Première hésitation. Donnerait-il son nom ?

– *Vous aviez bu ?*

– Non, je suis serveur.

– *Il y a des témoins qui peuvent confirmer ce que vous avez entendu ?*

– Je ne sais pas.

– *Il y avait beaucoup de monde dans le bar ?*

– Oui.

– *Quel bar, sir ?*

Merde. C'est fou ce qu'on se sent coupable dès qu'un flic vous pose des questions.

– *Le Scarlet Pimpernel.*

– *Vous êtes bien sûr de ce que vous avez entendu ?*

Et là, il réfléchirait. Est-ce qu'il était sûr... ? Peut-être qu'il n'était pas sûr.

Mettons qu'il réponde oui quand même.

– *Et vous pouvez décrire les types en question ?*

– Caucasiens, mâles, une trentaine d'années.

Caucasiens, ça fait mec qui sait de quoi il parle. Les flics pourraient lui faire confiance.

Caucasiens.

– *Vous avez quel âge ?*

Et là, Ed répondrait-il : « 17 ans » ? Non... ! Déjà, il tomberait sous le coup de la loi Mineur Travaillant Dans Un Établissement Proposant Des Consommations Alcoolisées... Ça pouvait vous valoir une sérieuse amende.

– *22 ans.*

Silence. Les flics se diraient : *Ce gars-là n'a pas 22 ans. Il parle pas comme un gars de 22 ans.* Raclement de gorge.

– *Vous pouvez nous confirmer votre numéro de téléphone ? Nous vous appellerons si besoin.*

Non.

Les flics ne se déplaceraient pas pour ça. En revanche, ils feraient peut-être un tour dans leur fichier pour tracer son numéro de téléphone, à tout hasard. Un petit connard de 17 ans amateur de *swatting*, hein ? À surveiller de près.

Du reste, ce n'était pas le seul problème avec la police.

Il y avait eu cette fois où Ed avait vu Brit rentrer en larmes dans sa chambre.

Elle lui avait tout raconté ; comment elle avait montré ses nichons à un gars sur Internet, comment le gars lui avait dit : « Merci pour la capture d'écran, ma chérie ! », et qu'elle avait intérêt à raquer si elle voulait pas finir sur tous les sites de *revenge porn* au milieu d'autres pauvres filles qui avaient montré leurs petits seins crédules... et comment elle l'avait fait. Elle avait volé 1 000 £ à Mum, 1 000 £... ! « C'est pas possible, lui avait dit Ed. 1 000 £ pour tes nichons ? Qui paierait ça pour des nichons... ? »

Alors, sur le lit de son frère, Brit s'était pris la tête entre les mains. Elle avait mis du temps à cracher le morceau. Non, ça n'était pas juste une photo. « Une vidéo ? » avait suggéré

Ed. Brit avait fait Oui de la tête. *Pourquoi elle me fait ça, à moi ?* s'était demandé Ed. *Pourquoi elle me dit ça ? Qui a envie d'entendre sa sœur dire ça... ?* Mais à Brit, ça lui avait donné du courage. Elle dit à Ed qu'elle avait tout montré. « Tout ? » souffla Ed ; et une image le traversa d'un coup, sa sœur qui remuait du derrière juste devant la caméra pour un inconnu. Un mec qui avait été assez malin pour obtenir ça d'elle, et qu'elle accepte avec joie. Ça lui donnait la nausée.

« Tout », souffla Brit. Et pour ce qu'elle avait fait en plus de ça, ajouta-t-elle, « Je te garantis que ça valait 1 000 £ ». « Mais qu'est-ce que t'as bien pu faire... ? » hurla Ed. Et pourquoi... ? »

Et Brit, avant de se jeter par la fenêtre, avait eu la bonne idée de venir pleurer dans les bras de son petit frère ; car maintenant le gars en demandait plus. Il demandait 3 000 ; sinon –

– Sinon quoi ? souffla Ed.

– Sinon il ruine ma réputation.

Ed eut très envie de lui dire *Quelle réputation ?*, mais c'était le moment de se la fermer.

– On te reconnaît, sur la vidéo ?

– Je sais pas, lui dit Brit. Peut-être que oui. Même si on voit ma tête qu'au début.

– T'es complètement cinglée ! hurla Ed.

Puis il lui dit d'appeler les flics.

– *Allô, je voudrais...*

Dès que Brit avait ouvert la bouche, les flics avaient su à qui ils avaient affaire. Ils avaient vu l'immeuble pourri, flairé le parfum bon marché. C'est comme ça pour une partie des habitants de cette planète : il leur suffit d'ouvrir la bouche pour se faire scanner plus sûrement qu'aux rayons X. C'était d'ailleurs pour cette raison précise que des gars comme Cliff se méfiaient d'Ed Perry : parce qu'à force d'entraînement, il causait plus tout à fait comme eux.

Et donc les flics avaient enregistré la plainte de Brit sans poser plus de trois questions, et après ça, ils n'avaient rien fait.

Pour ce qu'Ed en savait, le maître-chanteur n'avait rien fait non plus de la vidéo. Il avait cessé son petit manège. 1 000 £ avaient dû le rassasier ; Brit ne lui en avait plus jamais reparlé.

Des fois, Ed se demandait si Brit n'avait pas voulu une fois de plus faire son intéressante.

Pour toutes ces raisons, Ed s'était dit qu'il n'appellerait pas les flics quand il avait entendu les types du pub.

Puis de retour chez lui, il avait relu ce qu'il avait écrit sur Internet.

J'ouvre la chasse.

Et soudain, tout comme l'autre jour (Mon Dieu, ça n'était donc que la veille ?), la mer de nuages s'était fendue en deux, et les choses étaient devenues limpides.

★

Maintenant, Ed transpirait. Ce devait être le chapeau. Il n'y avait plus un bruit, dans la maison. Il eut un doute furtif pour le chapeau ; est-ce qu'il passerait par la porte, s'il devait entrer ? Est-ce qu'il n'était pas trop large ? Il eut envie d'une clope et retendit l'écharpe sur sa bouche.

Comment ça, fit la voix, « si tu devais entrer » ? – Mais mon ami, tu dois entrer, et tout de suite !

Ed essuya la sueur sur son front et serra le poing sur la garde, à hauteur de hanche. Derrière lui, la cape se releva.

C'est comme ça que ça marche.

C'est comme ça que ça doit être.

Il entra.

Le chapeau passa comme Papa dans Maman, mais la cape, elle, se prit dans un clou qui dépassait du chambranle. Dans l'élan, elle se fendit sur trente centimètres, produisant une sorte de raclement. Ed s'immobilisa aussitôt ; et s'il y avait eu du silence avant ça, maintenant il avait l'impression que même le silence s'était tu.

À cet instant, venu du centre de la pièce, il y eut un gémissement – puis une sorte de claquement sec comme, eh bien, une claque.

Ed fit un pas de côté pour ne pas rester au beau milieu de la porte et se mit à trembler. Pendant un court moment, il n'osa plus bouger. Dans la pénombre, au moins, il se trouvait en sécurité.

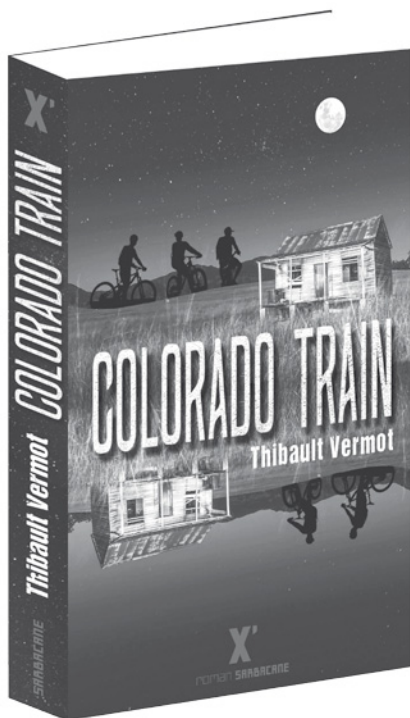
La lumière s'alluma.

Et Ed vit tout.

Les gens qui se tenaient autour de la table basse ne semblaient pas franchement sur le point de crier « Joyeux Anniversaire ». D'ailleurs, ça n'avait rien d'une fête. Juste avant que les types se remettent à bouger pour prendre leurs battes, Ed eut le temps de voir qu'ils avaient attaché une fille sur la table – *Et la jolie donzelle, à ce qu'il apparut, Courait à cet instant un sort des moins enviables.* Il eut le temps de se dire : « Tiens, comment diable ont-ils fait pour lui tordre les bras comme ça, les poignets attachés aux pieds de la table ? »

Je vais la faire crier, cette pute.

Du même auteur
DANS LA COLLECTION EXPRIM'



Colorado Train

Thibault Vermot

13,5 x 21,5 cm

368 pages

16,00 €



9 782377 310005

MENTION SPÉCIALE

**PRIX
WENDREDI 2017**

Durango, 1949.

La poussière rouge. Les sombres Rocheuses. L'Amérique profonde, tout juste sortie de la Deuxième Guerre mondiale.

C'est dans ce monde-là que grandissent Michael et ses copains : le gros Donnie, les inséparables Durham et George, Suzy la sauvage. Ensemble, ils partagent les jeux de l'enfance, les rêves, l'aventure des longs étés brûlants...

Jusqu'au jour où un gosse de la ville disparaît...

**« ... ET LA LECTURE DEVIENT,
COMME RAREMENT, UNE AVENTURE. »**

MICHEL ABESCAT, TÉLÉRAMA

Directeur de publication : Frédéric Lavabre
Collection dirigée par Tibo Bérard
Assistante d'édition : Julia Robert-Thévenot
Maquettiste : Claudine Devey

© Éditions Sarbacane, 2019

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou
partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite
de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

Achevé d'imprimer en mai 2019
sur les presses de l'imprimerie ProImpress
N° d'édition : 0118
Dépôt légal : 1^{er} semestre 2019
ISBN : 978-2-37731-278-8
Imprimé en Bulgarie